

NUMERO 572

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



Bruxelles – ma belle par Yves Vanderveken

Leurs noms commencent seulement – sept jours plus tard ! – à pouvoir se dire. Corps mutilés et criblés par l'explosion de valises et de sacs, marmites de grenaille conçues comme ça, *pour ça*, par quelques salopards. Entre Paris, Bagdad et Lahore, comme maintenant presque partout dans le monde. Toujours au nom de la même Chose. Plus ou moins ciblé, mais toujours à l'aveugle.



Au-delà des victimes, Bruxelles. Se souvient-on avoir connu la ville – et, au-delà, ose-t-on croire, le pays – aussi secoués que durant cette semaine folle ? Les réseaux de téléphone mobile saturés au cours des évènements, empêchant chacun de joindre ses proches, les sirènes incessantes des secours, un déploiement militaire et policier qu'on ne soupçonnait pas, hélicoptères, drones, des quartiers entiers successivement bouclés, au fil des heures, des jours et des émissions spéciales à la radio et à la télévision. Arrestations, perquisitions, déminages, tirs sur des suspects, en direct et en continu, commentés jusqu'à l'overdose. Des petits groupes des forces spéciales rencontrés au commerce du coin se désaltérant dans un moment de répit. Une population hébétée et collaborative ou, de-ci-delà, remontée et provocante.

Identitaire belgitude

Bruxelles, dorénavant affublée du qualificatif « ma belle », après son blackout préventif mémorable et inouï d'il y a quelques semaines (1), aura donc connu sa pire attaque depuis la deuxième guerre mondiale. La ville semblait reprendre souffle dimanche. Jusqu'à l'arrivée – oserait-on dire surréaliste dans son déroulement – sur les lieux de recueillement cosmopolite qu'est devenu l'espace piétonnier devant la Bourse d'un quarteron d'*hooligans*, mi-vengeurs mi-avinés, voulant démontrer qu'ils allaient être le recours musclé pour une population apeurée et jugée trop conciliante, la police (de Bruxelles ou de Flandre – allez savoir, c'est la polémique politique du jour) n'ayant pas pu ou n'ayant pas voulu les arrêter. Le tout fut diffusé en direct par la télévision finlandaise qui, avec celles du monde entier, a pris là ses quartiers. À côté du renvoi des responsabilités, les arguments pleuvent. Les uns disent n'avoir pas voulu « augmenter les frustrations », les autres qu'ils ne pouvaient intervenir tant qu'il n'y avait « pas d'infraction commise ». Le démon populiste, communautaire et nationaliste rit dans sa barbe, la belle âme humaniste crie « aux fascistes flamands ayant sali Bruxelles ».

C'est semble-t-il une immense tristesse qui domine et un nouveau réveil des plus brutaux.

N'en rien vouloir savoir...

Florence Aubenas, présente à Bruxelles, a senti une ville qui s'y attendait. C'est sans compter sur la force du « ne-rien-vouloir-savoir » de l'inconscient. L'inconscient nous berce de l'illusion que cela n'arrivera pas, là, chez nous, dans ce qui nous est si familier. Dès la première explosion de Zaventem, les Bruxellois ont compris ce qui se passait. Ils le savaient, mais d'un savoir dont ils ne voulaient rien savoir jusque-là. Dans les milieux populaires, sachant que les terroristes étaient aussi de « chez nous », circulait à bas bruit l'idée : « "Ils" ne le feront pas ici ». C'est ce « ne rien vouloir savoir » qui est à l'œuvre. Depuis longtemps. Sa force est destructrice. Il est le moteur de la généalogie des événements qui répondront, à tous les étages, à la question qui tourne en boucle : « Comment en est-on arrivé là ? ». Partout, un savoir était là. Il y manquait le point de capiton. C'est de structure. Est-ce spécifiquement belge ? Ceux qui le croient pourraient avoir à faire face à un réveil tout aussi douloureux.

Le détachement, l'absurde, le surréalisme, cet « humour qu'ils ne nous prendront pas », bref cette belgitude, celle qui se permet d'affirmer qu'une pipe n'est pas une pipe, parie sur le signifiant, et son jeu. Elle en gagne un plus-de-jouir, auquel elle se rend compte qu'elle tient plus que tout. On l'a constaté ces derniers jours : Sur les réseaux sociaux sur les radios et jusque sur les plateaux des télévisions françaises tout comme chez les dessinateurs de presse, elle donne encore le change. Elle continue à faire l'admiration, à produire une identité. C'est un point d'ancrage. « C'est ce qui fait notre charme », dit-on. C'est aussi une identification – certes qui se dédit et se moque d'elle-même, mais une identification tout de même. En effet, elle ne disparaîtra pas. Elle est en elle-même indestructible. « Amis terroristes, les personnes à qui vous faites peur n'existent même pas », dit un jeune youtubeur qui fait le buzz (2). Les corps eux, en revanche, existent bel et bien, et ils disparaissent contrairement aux identifications. On tue pour des semblants des identifications et les modes de jouir qu'ils déterminent et fixent. Depuis toujours. Pas d'humour identitaire qui tienne à ce niveau : c'est, le jeu de la mort. Nous l'avions, ici, un peu trop oublié.

Le modèle belge a vécu de son sens du compromis. Le lieu où « un arrangement compliqué vaut mieux qu'un affrontement simple » (3). Il est en cela même un symptôme. Les institutions européennes en sont le reflet. Ne disait-on pas que c'était ce qui permettait l'existence de ce pays aux identités fragmentées sans que l'on y dénombre un seul mort ?

Un premier ministre de poids se targuait de ne pas s'occuper d'un problème tant qu'il n'existait pas. Là, il semble bien y en avoir un. Un nouveau, de taille. Il a lentement mûri. Il explose aujourd'hui. Comment l'aborderons-nous ? Saurons-nous garder quelque chose de la complexité là où le discours populiste ambiant comme la non-dialectique djihadiste la prennent en haine pour prôner à sa place la simplification, y compris dans d'autres secteurs, la santé mentale par exemple ? Tout en ne nous laissant pas nous endormir dans les labyrinthes du signifiant ?

La machine à oublier le réel

Le pays –principalement dans sa sphère politique– ne s'est pas effondré (sur le terrain tout le monde était au charbon, et plutôt bien semble-t-il) mais il a vacillé. C'était palpable et d'autant plus marquant que la semaine avait commencé par un moment d'euphorie belgo-française lors de l'arrestation de l'un des terroristes. Le ministre de la justice, pseudo-démissionnaire dans la tourmente, semblait avoir pris le poids de cette vacillation en pleine face. S'il se disait que la Belgique vivait la semaine la plus noire de son histoire, c'est que la mémoire, et l'inconscient, fonctionnent aussi comme machine à oublier le réel. Ce ministre le rappelait à son corps défendant, en faisant référence à l'affaire Dutroux. Rajoutons-y la période, toujours non-élucidée, des tueries dites du Brabant dans les supermarchés au début des années quatre-vingt.



La semaine politique et médiatique nous rappelait effectivement les années de l'affaire Dutroux. Un magistrat bruxellois annonçait, il y a quelques mois, que le dégraissage toujours plus poussé des services publics pour cause de réduction du déficit budgétaire préparait une nouvelle affaire de ce type. Il se félicite aujourd'hui d'avoir vu juste. Il est probable que nous nous préparions en effet à revivre une période de crise majeure dont la Belgique a le secret.

C'est le choix que le politique a fait, en convoquant d'emblée, une commission d'enquête parlementaire. Nous avons ainsi vécu un vendredi 25 mars lui aussi surréaliste, où se sont tenus simultanément un jour de deuil national avec le rassemblement massif de la population et de ses officiels en plein centre de Bruxelles, à quelques pas de là la poursuite des perquisitions-arrestations et de la traque des suspects encore en liberté et, à la chambre des représentants, le début de la dite commission d'enquête qui mettait sur le grill les principaux ministres concernés, renvoyant les fautes sur leur service et à l'enquête en cours au moment-même. Comme si chacun, éloigné de quelques centaines de mètres, vivait dans un monde séparé.

Les politiques se sont donnés les vacances pascales, mais il y a fort à parier qu'après, les spectateurs belges, sidérés et stupéfaits devant leurs écrans, revivront les mêmes scènes faisant état à la fois du malentendu structurel, mais aussi de la haine et des concurrences que se vouent les différents services de l'État. Cela a déjà commencé. La Belgique a le secret de montrer en place publique son éclatement et ses défauts. Pour la fascination de ses citoyens, et la jouissance des autres. Il paraît que sera pour un mieux, et pour que cela ne « puisse plus se reproduire »... L'expérience montre que cela œuvre parfois au contraire.

Dans cet ensemble, le témoignage du chef de la police judiciaire appelle l'attention à un réel. Juste avant les attentats, il témoignait précisément du point de capiton qu'avait été pour lui et ses services le voyage de retour de Verviers (4), où ils avaient, armes à la main, démantelé une partie de la cellule attachée aux attentats de Paris et Bruxelles et ainsi empêché un premier attentat sur le sol belge. « Nous sommes restés silencieux, disait-il en substance, en ayant fait l'expérience dans notre carrière de quelque chose de totalement neuf. Jamais nous n'avions rencontré des individus aussi déterminés, pour qui la vie, celle de nos hommes et la leur, ne comptait absolument pas. Là, nous nous sommes dit que nous étions entrés dans autre chose ». Il faudra construire un savoir, y compris un savoir-y-faire, avec cela.

1 : Après les attentats du 13 novembre 2015 à Paris

2 : http://www.huffingtonpost.fr/2016/03/23/video-gui-home-attentats-bruxelles-belgique-facebook_n_9534386.html.

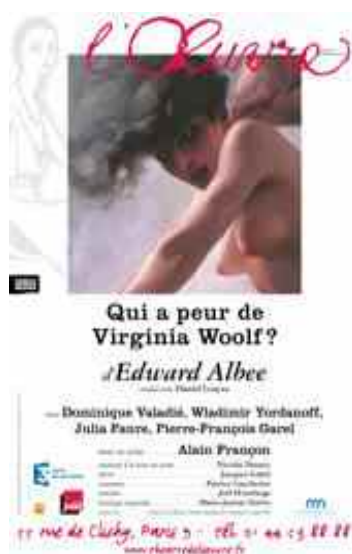
3 : http://www.liberation.fr/planete/2016/03/22/le-chagrin-des-belges_1441298

4 : Le 15 janvier 2015, après une opération antiterroriste dans le quartier du palais de justice de Verviers, à l'est de la Belgique.



*Qui a peur de Virginia Woolf ? **

Entretien avec Alain Françon par Élise Clément



Élise Clément : Martha (Dominique Valadié) et Georges (Wladimir Yordanoff) vous ont demandé de mettre en scène leur nuit frénétique – ce qui n’est pas sans évoquer vos débuts, le Théâtre éclaté, créé en 1971 et disparu l’année de la chute du mur de Berlin, où la troupe, alors touche-à-tout, vous a élu comme son metteur en scène...

Alain Françon : Quand elle est montée en France, la pièce hérite des vieilleries de *l'Actors studio*, enfin du faux *Actors studio*, et toutes les personnes, qui l’ont jouée ont terminé au tribunal... *Qui a peur de Virginia Woolf?*, c’est en fin de compte une énorme scène de ménage avec empoignades !

ÉC : Étrange confusion entre le signifiant et le signifié... Ils ne jouaient donc plus ?

AF : Mais c’est toujours pareil quand les personnes méconnaissent la distanciation et jouent sur le fil psychologique...

ÉC : Qu’il n’y ait pas d’amour sans haine, la psychanalyse n’a cessé de le démontrer, Georges et Martha en déclinent l’un des versants jusqu’au petit matin. « La guerre totale ? », interroge-t-il à un moment, « Totale » (1), rétorque-t-elle, avec un partage des jouissances...

AF : Ah... ! Je préfère l’idée de conflit. Cela peut-être un conflit armé [Rires]. Et il s’agit même d’un conflit coopératif, ou d’une coopération conflictuelle, pour marquer autrement la contradiction. Dans ce conflit, il y a des règles, que je compare à la boxe, parce qu’ils en parlent beaucoup. Car finalement quand Georges est arrivé, il était brillant professeur d’histoire, il aurait dû succéder au père de Martha, doyen de l’université. Et il y a cette scène sur la terrasse – le père avait demandé à son personnel d’apprendre la boxe, comme self-défense en temps de guerre –, il veut boxer avec son gendre qui refuse. Et là, c’est génial, Martha qui ne sait pas pourquoi, enfile des gants, l’appelle – il est de dos –, il se retourne, et elle

lui envoie un crochet. Martha fait remonter la chute de Georges à cet incident. Ils n'ont pas du tout la même manière de combattre. Si la boxe est l'art noble, il y a cependant entre eux des coups bas, bien qu'ils fassent vite machine arrière en ces occasions. Mais l'humiliation est toujours là. Une autre difficulté entre eux, qui décide ? Cependant, il y a un élément dans l'ensemble qui freine tout, qui est stabilisateur, c'est la fiction de l'enfant à laquelle il ne faut pas toucher.

ÉC : Albee est toutefois d'une férocité extraordinaire pour le couple et sa possible progéniture – sa version à lui du non-rapport sexuel... Certes, il démonte les semblants du couple, tout aussi bien de la famille, mais même leur fiction secrète de l'enfant. Rien ne doit résister entre cette femme et cet homme...

AF : Eh oui ! Mais, lui, Albee, il a une histoire, c'est un enfant adopté, et cela s'est très, très, mal passé. Finalement le centre de la pièce, c'est la mise à mort de ce mythe de l'enfant.

ÉC : Tout à la fin, ils vont cependant se coucher, le « ça ne cesse pas de s'écrire » de leur rencontre peut à l'infini se dire...

AF : Oui, quand on a entendu tout ce que l'on a entendu dans la pièce et que tout d'un coup le langage se réduit à : « Tu es fatiguée ?/Oui./Je le suis./Oui./Demain dimanche – toute la journée (2) », Albee ou un critique américain dit : « Ils sont passés de l'humiliation à l'humilité ».

ÉC : Et évidemment pas d'anniversaire du fils, le lendemain ! Pas sûre que tous les spectateurs l'abordent dans sa dimension de mythe, l'enfant, dans votre mise en scène ?

AF : Oui, c'est un problème. C'est parce que j'ai enlevé des répliques du texte. L'auteur a remanié son texte écrit en 1962, des années plus tard, en 2005. Les réaménagements et les coupes modifient assez la dramaturgie. Les spectateurs restent ainsi dans le déséquilibre. Et comme j'ai demandé à Dominique Valadié d'entrer dans le registre du tragique à la fin, comme s'il fallait jouer plus vrai la perte d'un enfant fictif que celle d'un enfant vrai, cela trouble encore plus les spectateurs.

ÉC : Voilà, vous donnez le relief au tour de force d'Albee, qui brouille les confins de la fiction et de la vérité, car ce paradoxe de l'enfant construit par les mots, qu'il ait existé ou pas, n'est peut-être pas l'enjeu. Leur tiers serait bien plus le langage, et celui des délicieuses avanies qui décape l'autre jusqu'à l'os tout aussi bien...

AF : Si l'on songe à l'énigme du titre, quand il essayait de répondre à ça, c'était le courage d'affronter les illusions, comme si la pièce déshabillait toutes les illusions.

ÉC : Pourquoi ce choix du titre pour les déshabiller ?

AF : C'est un graffiti qu'il a repris dans des toilettes, à Greenwich Village. Initialement, son premier titre, était le troisième des trois sous-titres de la pièce : *L'Exorcisme*. Après il en a parlé, en disant que la vie de Virginia Woolf illustre en quoi les illusions ne tenaient pas.

ÉC : Albee à propos de sa pièce écrit : « Toute l'action a eu lieu dans les spectateurs (3) ». Comment l'entendre ?

AF : La plupart de ses pièces s'adressent directement aux spectateurs. Dramaturgiquement, il ne pouvait le faire ici, il en invite deux sur le plateau, c'est l'autre jeune couple, Nick et Honey.

ÉC : Vous, qui êtes avant tout un metteur en scène très attaché aux textes, quels ont été vos choix pour cette mise en scène ?

AF : Si on commence à mettre le canapé, tout le décor du salon, les mots n'ont plus la même fonction. Ici ils sont performatifs. Il fallait donc vider l'espace. Si l'auteur n'a pas mis pause, on joue la continuité textuelle, et les répliques se touchent dans la pièce. Toutefois certains silences sont très précis. Celui, par exemple, où les deux hommes parlent ensemble des femmes de l'université qu'ils comparent à des oies. « La voilà, la route du pouvoir – laboure-les toutes ! », dit Georges. Et Nick de surenchérir que Martha doit être « la plus grosse oie de la horde... de la harde », qu'il « ferait mieux de la coincer contre un mur et de la grimper comme un gros clébard, hein ? (4) » Là, le silence est marqué sur la scène, d'autant que Nick ne sait s'il faut prendre Georges au sérieux...



ÉC : Comment travaillez-vous avec le corps parlant du comédien ?

AF : Ce qui me passionne vraiment de travailler, c'est l'instant même. J'avais emprunté à Deleuze, l'idée de produire au lieu d'interpréter. Dans le moment présent, les acteurs sont plus dans la production du texte que dans l'interprétation. Dans l'interprétation du texte, il y aurait comme une conscience nette d'où il faut aller, de ce qu'il faut faire. Dans produire, c'est conscient et inconscient confondus. Ce qui empêche la continuité psychologique pour un acteur, qu'il fasse le roman du personnage. Il n'y a pas de roman, seulement la seconde à jouer. Et cela a des conséquences rythmiques, la matérialité du texte est le fil. Dominique Valadié

arrive à jouer dans le présent, dans l'instant. Avec toutes les contradictions possibles. Cela évite de construire un type – par exemple dans cette pièce, l'hystérique – d'anticiper. C'est très dur de jouer l'instant.

ÉC : Vous avez parfois évoqué votre rencontre avec la psychanalyse à partir d'un affect de colère en répétition...

AF : Oui, oui – réfléchissant. Je pense qu'il s'agissait d'une affaire de conduite. C'est aussi plus compliqué. Il y a eu la rencontre avec ma compagne, Dominique Valadié. Je viens d'une famille où il n'y avait pas de livres. Des gens magnifiques, dignes, tout à fait adorables, mais pas un livre. Je me souviens que quand je faisais des études d'histoire de l'art, il y avait une revanche de classe monstrueuse pour moi. Nous étions 12 et j'étais le seul homme. Et le reste, des auditrices libres, des femmes de médecins et d'avocats qui se faisaient leur culture de salon. En dehors du fait que cela m'intéressait profondément, il y avait aussi l'idée de « bouffer » leur culture.

Et autre chose de beaucoup plus symptomatique : ma difficulté à prendre la parole, Basaglia disait : « appartenir à la masse et prendre la parole », si on a les deux, alors cela peut aller. Pendant très longtemps, j'ai eu du mal à prendre la parole. Celui qui me contredisait, je l'envoyais vertement balader. J'étais terroriste là-dessus. J'étais capable de dire à un acteur : « Ferme-la ! » Et j'en ai encore des restes monstrueux, parfois.

ÉC : Vous l'avez donc mis au travail en analyse ?

AF : À un moment, je me suis dit il y a quelque chose comme la non-acceptation de l'autre, quelque chose qui ne fonctionne pas... J'ai trouvé cela injuste.

ÉC : L'aventure analytique se poursuit-elle ?

AF : Comment dire... à un moment le matériau de l'analyse est devenu les textes sur lesquels je travaillais, pourquoi je les faisais, comment. Je pense à la pièce de Marlowe, *Edouard II*, dont il a été beaucoup question. Nous pouvons parler d'une pièce pendant des mois et des mois.

* Au théâtre de l'Œuvre jusqu'au 3 avril.

2 : Albee E., *Qui a peur de Virginia Woolf*, trad. Daniel Loayza, Arles, Actes Sud-Papier, 2012, p. 97.

3 : Albee E., *Qui a peur de Virginia Woolf*, *op.cit.*, p. 138.

4 : *Ibid.* p. 159.

5 : *Ibid.* p. 72.



Au désir de la rencontre

par Jean-Pierre Rouillon

Depuis 2013, le troisième plan Autisme mis en œuvre par le gouvernement se traduit par une mise au pas des pratiques auprès des enfants et des adultes autistes sur un mode effréné. Misant sur une seule méthode, la méthode ABA, les autorités veulent former l'ensemble des personnels à cette dernière et veulent faire taire tous ceux qui n'adhèrent pas pleinement à ce crédo scientifique. Pour ce faire, on met en avant la vieille histoire entretenue par tous les moyens médiatiques nécessaires, par l'invective et la menace, de la querelle entre les parents et les psychanalystes, ainsi que celle du retard français en matière de traitement de l'autisme. On pense ainsi en finir avec ces pratiques prônant l'écoute et le respect de la dimension subjective, afin de mettre enfin en œuvre le traitement de la santé mentale des populations.

Face à cette attaque sans précédent qui met en cause les libertés fondamentales, des parents et des professionnels, qui ont misé sur le dialogue et la rencontre, font valoir une autre voie, celle de la singularité et de l'invention. Depuis plusieurs années, grâce à « La main à l'oreille », en France, des parents et des professionnels, dont des analystes, travaillent ensemble pour mettre en œuvre un traitement respectant la particularité et l'affinité du sujet autiste, qu'il soit enfant ou adulte. Chacun qui s'est engagé dans ce travail, qui a participé à ces rencontres, a pu prendre acte des avancées dans l'accompagnement des enfants et des adultes dans le quotidien. Chacun a pu mesurer la richesse des échanges et le soutien qu'ils apportent dans les moments difficiles. Mais surtout, ces moments sont l'occasion d'ouverture, de transmission des inventions et des découvertes, accueillant la détresse mais aussi la joie que chacun rencontre dans l'accompagnement de ces sujets nous dévoilant des liens inédits, riches de création.

C'est la raison première de participer et de soutenir cette rencontre organisée par la « Main à l'oreille » et la CIPPA, le 2 avril 2016 aux Chapiteaux Turbulents à Paris, lors de la journée mondiale de l'autisme « Faire avec... Au désir de la rencontre ». C'est participer à un moment de fête, de joie, de dialogue et de rencontre entre sujets autistes, parents, et professionnels. C'est découvrir de nombreuses œuvres, de nombreuses productions, de nombreux spectacles témoignant de l'efficacité du traitement par l'affinité. C'est aussi participer aux échanges, au dialogue entre autistes, parents et professionnels.

Mais, c'est aussi, et c'est la raison seconde, faire entendre une autre voie, d'autres voix, celles des singularités, dans une époque visant à la normalisation et à l'uniformité. C'est faire acte politique, la seule politique qui vaille pour les psychanalystes, celle qui laisse un espace à la singularité. Et c'est justement sur ce point que nous nous rencontrons avec les parents et les sujets autistes, le respect de leur particularité. Soyons donc nombreux, le 2 avril, à faire entendre nos voix plurielles et polyphoniques, celles de la création et de l'invention de nos existences.

Renseignements à retrouver [ICI](#) !

JOURNEE INTERNATIONALE DE L'AUTISME

SAMEDI 2 AVRIL 2016 • 10h. à 16h.



© Martin Gimenez Labordia

FAIRE AVEC... AU DÉSIR DE LA RENCONTRE


CIPPA



Association de parents
La Main à l'Oreille



FFP-CNPP
FÉDÉRATION
FRANÇAISE DE PSYCHIATRIE
Conseil National Professionnel de Psychiatrie



Turbulences!

Aref
Créteil



api
association pour
l'accompagnement
des personnes
autistes

Notre politique, c'est l'accueil, notre pratique, c'est l'invention.

par Mireille Battut et Mariana Alba de Luna

Nous avons rencontré l'autisme, et l'autisme nous a rencontrés. Cette collision a produit en nous ce que produit l'amour : affolement, emballement, sidération, frayeur, vertige, et nous a transformés à jamais, ceux de nous que l'on dit autistes, et ceux que l'on ne dit pas.

Nous avons rencontré l'autisme en tant qu'assignation. Pour la science. Pour l'administration. Pour l'éducation nationale... Mais pour nous ? C'est notre enfant, notre frère, notre ami, que nous voulons rencontrer. Ceci est notre politique, notre poétique. Nous ne voulons pas plus vaincre l'autisme que nous ne souhaitons vaincre l'amour. **Un amour qui ne serait qu'inquiétude du futur manquerait le présent des petites choses.**

Nous sommes des parents chanceux. Chaque humain qui un jour devient parent découvre que rien ne l'a réellement préparé à ce qui lui tombe dessus : l'être-parent. Et il y a une chose beaucoup plus difficile que de ne pas avoir l'enfant rêvé, c'est de réaliser qu'on ne sera pas le parent parfait. Nous sommes fiers d'être ce que nous sommes, imparfaits, un peu dépassés, débordés, attendris, décidés à être et assumer ce que nous sommes, vivants en somme, résistants aux assauts de la normalisation et du management. C'est ce qui nous permet d'accueillir, d'aimer, de respecter nos enfants imparfaits. Ceux que l'on dit autistes, et ceux que l'on ne dit pas. Nous sommes, nous aussi des insoumis de l'éducation.

Nous n'avons pas de théorie de l'autisme, mais nous avons une politique, c'est l'accueil. Nous n'avons pas de théorie de l'autisme, mais nous avons une pratique, c'est l'invention.

C'est ce qui fonde *La main à l'oreille*.

La main à l'oreille est née avec l'année de l'autisme Grande cause nationale. Alors que l'on nous promettait la réduction de l'autisme à sa seule dimension déficitaire et de sa prise en charge à la seule approche rééducative, voilà que nous, parents, amis, personnes autistes, avons décidé de faire entendre une parole autre. Notre approche ouverte et citoyenne a immédiatement rencontré un écho prouvant le besoin auquel elle répond. Les adhésions reçues, les textes et contributions enthousiastes de parents de plusieurs générations, que l'on peut retrouver sur notre blog <http://lamainaloreille.wordpress.com>. En témoignent.

Nous avons aujourd'hui 8 antennes régionales et 3 internationales (Belgique, Suisse, Russie). Chaque antenne décide de ses activités : café des parents, groupes de discussion parents-professionnels, ateliers, projets innovants pour l'accueil, le répit... Nous avons noué des liens avec d'autres associations, des municipalités, des institutions, ce qui nous a amenés à contribuer à la création en 2014, avec d'autres associations amies, du RAAHP (Rassemblement pour une Approche Humaniste et Plurielle des Autismes). Nous avons obtenu de faire partie du Comité National de l'Autisme, même si nous y sommes minoritaires dans le paysage souvent violent des associations françaises. Grain de sable dans la machine à standardiser, ou petit caillou dans la chaussure des lobbyistes, nous faisons entendre notre voix autre.



LaMàO, lieu d'adresse pour nos enfants

Dès notre première année de création, c'est avec la projection du merveilleux film « D'autres voix » de notre ami Ivan Ruiz, parent et fondateur de l'association catalane TEAdir que nous nous sommes ouverts à la richesse des mondes autistiques. Aujourd'hui, nous parents ou accompagnants - Eugénie, Laurence, Valérie, Marc, Violette, Marie-Annick - passons derrière la caméra ou captions dans l'écrit la rencontre et la belle complicité que nous avons établie avec nos enfants.



Notre exposition « Singulières résonances » suscite l'admiration des visiteurs. Elle s'agrandit régulièrement et produit maintenant des effets "acoustoufflants". Lucile et Martin ont exposé ensemble à Saragossa et attiré autour d'eux des plasticiens et des danseurs émus par la puissance de leur expression. Enzo - qui a fait un tabac auprès des professionnels du numérique - vient à chaque vernissage et veille à ce que ses œuvres les plus récentes soient exposées. Après le tragique 13 novembre à Paris, plusieurs d'entre eux nous ont fait parvenir, dans l'urgence, des productions spécifiques, certains pour la première fois.



C'est ainsi qu'après les parents, ce sont maintenant les jeunes qui viennent chercher dans LaMàO une adresse où loger leur demande. Mahé s'enquiert auprès de ses parents si les gens qu'il va rencontrer sont « des amis de LaMàO ». Joël a tenu à publier sur le site une offre de traité de paix entre fans de mondes de fantaisie rivaux (Disney, DreamWorks, etc). A l'heure où l'autre différent est regardé comme un ennemi, notre orientation maintenue sans condition de l'accueil de l'autre nous est d'un profond réconfort.

2016 est l'année de la persévérance. Adhérez, participez, chacun à sa mesure, chacun à son désir. C'est cela, *La Main à l'Oreille*.

C'est dans cet esprit que nous organisons ce 2 avril 2016 aux Chapiteaux Turbulents à Paris, à l'occasion de la Journée Internationale de l'autisme, une journée particulière « **FAIRE AVEC... AU DESIR DE LA RENCONTRE** », fruit et témoignage tout d'abord de la rencontre avec la CIPPA* au sein d'un groupe de travail parents-professionnels qui se réunit régulièrement depuis plus de deux ans. Cette rencontre sera prolongée par la présentation et le partage avec le public, des créations et inventions artistiques des enfants, adolescents et parents membres de LaMàO et ses invités.



Voici l'argument : « **Parents et professionnels**, qu'avons-nous en commun ? Nous avons échangé autour de notre vécu, confronté nos points de vue, tenté de comprendre les difficultés de la relation. Nous proposons de réfléchir à la place que nous sommes prêts à donner à cet autre si différent, si extra-ordinaire qu'est une personne, enfant, adolescent ou adulte avec autisme.

Rencontre inattendue, l'autisme nous tombe dessus, sans que nous ne l'ayons désiré. Il faut donc faire avec, identifier cette altérité si singulière, l'accepter, aider à vivre avec cette part irréductible du trouble autistique... Comment faire place à cet autre « autiste » lui permettre d'exister ? Peut-être commencer par l'accueillir, l'écouter ?

Et de cette rencontre, de cette aventure, peut alors survenir **la reconnaissance**. Chemin faisant, nous avons appris la richesse des moments partagés, petits et grands. **Et pourquoi pas le bonheur ? »**

Venez donc à la rencontre !

Entrée libre.

CIPPA : Coordination Internationale de Psychanalystes, psychothérapeutes et membres associés s'occupant de personnes avec autisme. La CIPPA est membre du comité de soutien du RAAHP (Rassemblement pour une Approche des Autismes Humaniste et Plurielle).

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

directeur de la rédaction pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr

directrice de la publication eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

conseiller jacques-alain miller

▪ comité de lecture

anne-charlotte gauthier, pierre-gilles guéguen, catherine lazarus-matet, jacques-alain miller, eve miller-rose, eric zuliani

▪ équipe

édition cécile favreau, luc garcia

diffusion éric zuliani

designers viktor&william francoizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francoizel & olivier ripoll

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

Vous pouvez vous inscrire à la liste de diffusion de *Lacan Quotidien* sur le site lacanquotidien.fr

et suivre sur Twitter [@lacanquotidien](https://twitter.com/lacanquotidien)

▪ ecf-messenger@yahooigroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : éric zuliani

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse ▫ responsable : marie-claude sureau

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : marta davidovich

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : Florencia Shanahan et Anne Béraud

▪ EBP-Veredas@yahooigrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (pierre-gilles guéguen pggueguen@orange.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □

Paragraphe : Justifié □ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.